

Dâi crouiès chôquès

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 17

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les patrons cédèrent devant la crainte d'être ruinés avant une association qui, dès cette époque, passait pour disposer de capitaux énormes. Les ateliers se rouvrirent. L'Internationale venait, une première fois, de donner la mesure de sa puissance.

Dès lors, cette association eut un congrès à Lausanne, en 1867, et un à Bâle, en 1868. Elle joua un certain rôle dans diverses circonstances politiques et fut l'objet de poursuites de la part du gouvernement français. Dès 1871, elle a tenu encore quelques congrès, qui n'ont présenté qu'un médiocre intérêt, et, au dire d'un écrivain qui a publié sur cette association un travail assez complet, celle-ci semble être en voie de décroissance en Europe.

A travers l'Afrique.

Quand on jette un coup d'œil sur la carte d'Afrique, la pensée se porte sur cet immense territoire qui s'étend au nord et au sud de l'équateur. On a tracé sur la carte de grands lacs, des chaînes de montagnes, de nombreux cours d'eau ; où vont ces fleuves, quelle est leur source, leur embouchure ? quelles sont les populations qui habitent sur leurs bords, quelle est leur industrie ? quelles sont leurs mœurs, leurs richesses ? quels sont les produits de ce vieux continent, qui, après tant de siècles, ne nous avait pas encore dévoilé ses mystères ? Bien des voyageurs, dans ces dernières années, ont voulu pénétrer dans le centre de l'Afrique ; peu sont revenus, presque tous sont morts au milieu de leur téméraire et courageuse entreprise. Un seul a réussi, et ce sera certainement un des faits les plus considérables de notre époque. Un officier de la marine anglaise, le lieutenant de vaisseau Cameron, a traversé l'Afrique centrale, de la côte de Zanguebar à Saint-Philippe-de-Benguéla.

Répondant à l'appel de la Société de géographie de Londres, proposant d'aller à la recherche de Livingstone, Cameron partit bientôt pour Zanzibar, sur la côte d'Afrique, accompagné de son ami le docteur Dillon. Le neveu de Livingstone, M. Mossat, ainsi que le lieutenant d'artillerie Murphy, devaient l'accompagner ; 300 arabes, armés de fusils, formaient l'escorte. Au mois de février 1873, l'expédition se mit en marche. Trois jours après, M. Mossat succomba à un accès de fièvre. Le 4 août, Cameron arrivant à Moyambé, y rencontra le funèbre cortège ramenant le corps de Livingstone. Sa mission aurait pu être considérée comme terminée ; mais il poussa bien loin.

Peu après, Cameron perdit son ami Dillon, qui, dans un accès de fièvre jaune, mit fin à ses jours en se brûlant la cervelle. Il ne se découragea point, poursuivit son voyage avec ses arabes, et, le 5 février 1874, il atteignait Oudjiji, au nord du lac Tanganika. Là, il acheta des pirogues, et descendit, pendant six mois, cette mer intérieure qui, sur une largeur de quarante lieues, s'étend du 2^e au 9^e degré sud. En cotoyant ses bords, son attention fut

souvent attirée par une sorte de hutte établie dans les grands arbres avec beaucoup de soin ; il reconnut que ces huttes étaient des abris construits par les *gorilles*. Au mois de juillet il reprit terre pour reconnaître le Congo, et en janvier 1875, il arrivait à Niangwé, situé près de ce fleuve, à l'endroit où il commence à être navigable ; c'est le point le plus à l'ouest qu'ait pu atteindre Livingstone.

Le vif désir de Cameron était d'explorer ce fleuve qu'il considère comme l'artère la plus considérable de l'Afrique, mais devant se heurter à des difficultés insurmontables, vu le manque de ressources en argent et en hommes à ce moment-là, il dut y renoncer. Il voulut cotoyer ses rives, mais ses arabes s'y refusèrent. Il se dirigea dès lors vers le sud et atteignit, quelques mois après, le royaume de Kassongo, dont le roi est le plus puissant de l'Afrique centrale ; sa capitale est peuplée de 3000 femmes ; pas un homme n'a le droit d'y entrer ; les enfants mâles en sont éloignés quelques jours après leur naissance.

Les productions du sol y sont très riches ; on y trouve la banane, le maïs, le sorgho ; on y rencontre du gros bétail ; des chèvres, des poules, des zèbres à l'état domestique ; un grand nombre d'animaux féroces.

Quittant le Kassongo, le jeune officier avait hâte d'arriver aux bords de l'Océan. Il y avait deux ans et demi qu'il avait quitté Zanzibar, et il était encore à 400 lieues de l'Atlantique. Il marcha avec courage pendant cinq mois ; le matériel était dans le plus triste état, et de 300 arabes de son escorte, il ne lui en restait que 50 ; 15 étaient morts dans le voyage ; les autres avaient déserté.

Le 5 octobre, des hauteurs qui entourent Bilhé, Cameron aperçut les eaux bleues de l'Atlantique. Le 15 novembre, il arrivait à Saint-Paul-de-Loanda. Il avait traversé l'Afrique centrale des rives de l'Océan indien aux bords de l'Atlantique. Il avait mis 32 mois à faire son expédition et parcouru une distance de 2,300 lieues.

Le lieutenant a été accueilli en Angleterre avec une sympathique admiration, et l'on s'impatiente déjà de lire les curieuses révélations qu'il fera sur des contrées que lui seul a parcourues. C'est tout un monde nouveau que nous allons connaître.

(Notes extraites de l'UNIVERS ILLUSTRÉ.)

Dâi croulès chôquès.

On bon pàysan dè pè Peinthalaz avai 'na felhie qu'étâi dein l'âdzo dè sè mariâ, mâ diâbe lo pas que la volliâvè bailli à n'on bedan, âo ouai ! et l'avâi dza apèçu que iavâi perquie on espèce dè pétaquin, lo valet d'on maître d'état, qu'avâi lo tonaire po la racompagnî la demeindze né, quand lè valets et lè felhiès revegnont dè sè promenâ dè pè vai la Venodze âo bin dâo bou dè Riez, iô l'allâvon po tsantolâ on bocon. Adon cé coo qu'arâi práo volhiu fèrè on bet d'accordâiron avoué clia gaupa, sè décidâ d'allâ la demândâ âo père, que n'étâi pas onna crouïe dzein,

oh na fâi na! mâ tot parâi qu'étâi onna vouâire ristou.

— Bouna né à ti, que dit lo valet, ein eintreint à l'hotô, iô lo père fasâi justameint couâire âi bêtions, dein la mermita mimerô ceint.

— Bon vépro! qu'on lâi repond, que dis-tou dè bon?

— Oh vouâiquie! voudré vo derè oquiè, que dit âo vilho.

Lo père que sè démaufiâvè dè l'affèrè sè peinsâ : lo faut pas brusquâ, quand bin la lâi vu refusâ, et lâi dît : Eh bin chîta-tè quie su clia dzévala. Lizette! que criè à sa fenna : Va t'ein vâi âo pâilo derrâi queri onna botolhie d'édhie dè cerise; te preindré iena dè cliaô qu'ont lo papâi, l'est dè la premîre couete.... Bon signo, sè peinsa lo valet!.... Quand l'euron agottâ cé quirche et que l'euron on pou dèvezâ de çosse et dè cein, lo bounami à la felhie s'hazardâ dè la demandâ.

— Ah! mon brâvo ami, repond lo père, se, te vâo mè crairè, laisse lè z'eimbaras à cliaô que lè z'ont. L'autro compre et s'ein allâ.

On part dè dzo après tot le mondo savâi lo refus et lo pourro djeinno gaillâ n'ousavè pas ressailli pè Peinthalaz.

— Porquie lâi as-tou pas bailli ta felhie que demandâ âo père, on vesin dè sè z'amis; l'est portant on dzeinti coo?

— Ne dio pas na, mâ sè chôquès cheinton pas práo la courtena!

Quand lè Bourbaqui étont perquie, on vilho sordâ dè pè Monlavela, qu'avâi servi ein n'Hollande lè z'autro iadzo, contrè lo grand Napoléion, desâi :

— Ora que vayo cliaô Français, cein mè fâ rassoveni diéro ne lè z'ein fo corrè dein lo teimps.

— Câisi-vo dzanhâo, que lâi repond on dzouveno coo qu'avâi étâ dein lè z'écoûlès, dâo teimps dâo vilho Napoléion, lè z'Hollandais ont adé étâ battus.

— Eh bin! quoui tè di lo contréro, tsancro dè merdâo, lè Français no corressont après.

La philosophie du cautionnement.

Jean-Louis, le tisserand, et Hans, le cordonnier, étaient de bons voisins, toujours disposés à s'obliger l'un l'autre. Hans eut un jour besoin d'emprunter dix louis, mais pour les obtenir sa signature ne suffisait pas, il pria tout naturellement Jean-Louis de le cautionner, ce que celui-ci fit de la meilleure grâce du monde puisque, pensait-il, ce n'était qu'une simple formalité, Hans, quoique confédéré allemand, étant un brave homme et bien dans ses affaires.

L'époque du remboursement arriva. Hans avait-il eu du guignon, ou de folles dépenses avaient-elles absorbé son petit avoir? Je ne sais; mais le fait est qu'il ne put rendre la somme empruntée, et Jean-Louis fut bien dûment invité à le faire. Surpris on ne peut plus désagréablement à cette terrible nou-

velle et hors de lui, il vole chez le disciple de saint Crépin et lui dit d'un ton navré :

— Mais, Hantse! vous m'en faites là d'une toute belle, moi qui ai déjà tant de peine à tourner et virer : tâchez-voi de vous procurer de l'argent pou ne pas me mettre comme ça dans l'embarras!

— Ma foi, mon jair Chan-L'vi, lui répond Hans qui n'avait pas l'air de trop se préoccuper de la chose, j'si pien fâché, mais à quoi ils sert les cautions, si payent pas!

Dans une commune des environs de Lausanne, il est d'usage de ne régler qu'au nouvel-an les frais d'enterrement, ce qui oblige le croque-mort d'ouvrir un compte à chacun de ses clients. Malgré la loi du libre établissement, il ne craint guère la concurrence, même dans ce qu'il appelle ses bonnes années, et dort tranquille en attendant l'époque d'opérer ses rentrées.

Au nouvel-an passé, notre homme ayant reçu ses honoraires, plus le prix d'un tàs d'engrais qu'il avait vendu, il s'en fut boire un verre à l'auberge. Comme en ces jours de fête la mort n'allait pas fort dans la commune, il fit de très longues séances autour de la bouteille, et aussi longtemps qu'il eut de l'argent, il ne rentra guère chez lui.

Sa femme, impatientée et regrettant les folles dépenses de son mari, s'en va enfin le rappercher au bout de quelques jours et l'aborda en l'apostrophant en ces termes : *Tâtse-vâi dè t'ein vent, vilho soulon! N'est-te pas onna vergogne d'avâi medzi d'on part dè dzo trâi moo, quatre petits enfants et cinq tsai dè femé, qu'on ne vâo pas savâi dè quie vivre stâo dzo que vint!*

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

A Vouvray, bourgade étagée sur la rive droite de la Loire, et qu'une succession de châteaux et de villas semble relier à Tours, vivait il y a quelques vingt ans, un médecin que nous appellerons Jacques Desmurgers, en grande réputation dans le pays, où il s'était signalé, au début de son exercice, par des cures merveilleuses.

C'était un homme de science, c'était surtout un homme de cœur.

Cette noble carrière de la médecine, il l'avait choisie entre toutes parce qu'elle lui avait paru la plus propre à être immédiatement utile à ses semblables. Secourir l'humanité, tel avait toujours été son but, point de mire vers lequel se concentraient ses efforts.

Reçu docteur à la Faculté de Paris, il avait eu hâte d'aller se fixer dans ce coin de la Touraine, qu'il avait autrefois visitée et qui avait pour lui un véritable attrait, pour y entreprendre sa mission philanthropique. Et depuis qu'il exerçait il n'avait pas failli un jour à la tâche.

Toujours par monts et par vaux, le docteur ne rentrait au logis qu'à nuit noire. On le connaissait à dix lieues à la ronde. Si, au détour du chemin, au sommet du côteau, vous aperceviez tout-à-coup un homme à cheval, sa trousse en bandouillère, vous pouviez affirmer hardiment que c'était là M. Jacques Desmurgers, porté par sa jument Cocotte. Dieu sait ce qu'il recueillait de saluts le long de sa route! Les paysans occupés aux travaux des champs, interrompaient